



MÉFIEZ-VOUS DE L'ARMÉE SUISSE !

- Recrue Schmutz, vous avez le format cycliste !
- Mais, je
- Caporal, inscrivez : il sera cycliste !
- A vos ordres, mon colonel !



Quand on se présente au recrutement, même à contrecœur, même en Suisse, on s'imagine volontiers aux commandes d'un engin qui va terrifier l'adversaire, je ne sais pas moi, un chasseur-bombardier, un tank ou au moins une automitrailleuse.

Une bicyclette, pour moi, évoquait plus une chanson joyeuse d'Yves Montant que la conquête martiale de terres ennemies.

Enrôlés à Winterthur, près de Zurich, nous touchâmes donc nos fameux vélos. Il s'agissait de modèles fort rustiques à l'air revêche, lourds, indestructibles, dénués du moindre humour. Leur usage était justifié à



1908

l'Etat-major par la capacité des unités cyclistes à se déplacer relativement vite et discrètement sur de assez longues distances.

Raison pour laquelle nos montures n'émettaient aucun bruit de roulement et ne comportaient pas le moindre éclairage. Ce que nous avons très vite regretté, puisque nous ne roulions que sur des chemins de terre et presque toujours de nuit.



Au cours de ces déplacements, nous étions plusieurs centaines de cyclistes à la queue leu-leu, à un mètre de distance l'un de l'autre, essayant de discerner dans le noir celui qui nous précédait et conscients d'être talonnés par d'innombrables camarades en proie aux

mêmes incertitudes, mais n'ayant d'autre choix que de foncer.

Pour ajouter à notre inconfort, d'autres éléments entravaient notre progression. Les mitrailleurs, par exemple, devaient fixer leur arme sur le cadre de leur vélo. Or ces mitrailleuses, lourdes et encombrantes, les obligeaient à pédaler en écartant les genoux. A tel point que seuls leurs orteils pouvaient appuyer sur les pédales.

Les petits veinards qui transportaient les affûts sur leur porte-bagage n'étaient pas à la fête non plus. Ces socles alourdissaient tant l'arrière de leur engin, que la roue avant ne faisait qu'effleurer le sol, entraînant le pilote dans les trajectoires les plus aléatoires.



Malgré leur solidité, nos bécanes n'étaient pas épargnées par les problèmes techniques de toute sorte. Un copain qui roulait devant moi avait un jour cassé une de ses pédales. Il a néanmoins réussi à rouler ainsi pendant plusieurs dizaines de kilomètres. Puis tout à coup, je l'ai vu quitter le chemin et décrire un large arc de cercle dans le pré en contrebas. Il penchait de plus en plus et a fini par se coucher tout doucement dans l'herbe. Accablé de fatigue, il s'était simplement endormi sur son vélo. Le commandant en a profité pour ordonner une halte. Tout de suite, quelques fenêtres se sont éclairées dans les maisons

alentours, dont les habitants nous ont proposé la boisson traditionnelle réservée aux soldats en Suisse alémanique : le café fertig (café arrosé de schnaps).

La tension était à son comble dans les descentes en forêt, l'obscurité étant plus dense encore qu'en rase campagne. Nos bécanes surchargées par une mitrailleuse, un affût ou un bazooka sautillaient d'un caillou à l'autre en dévalant à l'aveugle la pente ravinée. Dans une pathétique discordance, jurons, blasphèmes et prières jaculatoires émanaient alors pêle-mêle de la troupe, chacun de nous étant obsédé par une furieuse et même envie : freiner ! Ralentir serait sans doute le terme approprié, puisque le frein en question se résumait à un simple plot de caoutchouc agissant à la verticale sur le pneu avant !



Il arriva néanmoins à quelque désespéré de succomber à cette légitime tentation. Une faiblesse funeste, qui prenait les soldats suivants au dépourvu et provoquait illico un amoncellement apocalyptique d'hommes, de machines et d'armes enchevêtrés.

Nous finissions tout de même par rejoindre cahin-caha notre caserne, meurtris et déprimés, vers deux heures du matin.

Vite au lit, car la diane sonne à cinq heures.

Une bonne surprise nous attendait quelquefois, après que nous nous soyons endormis : les lampes se rallumaient brutalement dans le dortoir et un délicieux caporal nous hurlait dans les bronches de nous équiper, plus vite que ça et de tous descendre au garage à vélos.



Là, il désignait avec dégoût l'un de nos engins, rangés dans leurs râteliers. Et avec raison : la valve de sa roue avant n'était pas du tout alignée avec celle des autres !

Démobilisé, je n'ai plus touché un vélo de ma vie.....